



# REVUE DE PRESSE



Samedi 1er août 2026 / 21:00 h

Théâtre de Verdure

LA CERCLEUSE



**Sainte-Croix-Volvestre : Tracy de Sa et la Cercleuse – 7 février**

Si vous aimez le Rap, le Hip-Hop et la Rage.

Publié 3 février 2026



Suivez la chaîne [Azinat.com TV sur WhatsApp](#) (alertes, bons plans,..)

472

**Si vous aimez le Rap, le Hip-Hop et la Rage.**

**Tracy de Sa**

Féministe évidente et fière dans un milieu hip-hop largement régi par les hommes, Tracy de Sa pose son flow et sa technique, taillés par une écoute intensive du rap des années 90. Née en Inde, ayant vécu une partie de son enfance au Portugal, puis son adolescence en Espagne avant de s'établir en France, retracer l'itinéraire de Tracy De Sá impose de suivre une route de plusieurs milliers de kilomètres à travers le globe. Femme racisée, issue de l'immigration, elle utilise la musique pour se réapproprier son histoire, contrebalancer les stéréotypes et porter un message d'inclusivité. Indomptable, l'énergie de Tracy traverse les frontières et met tout le monde d'accord.

**La Cercleuse**

Collectif féminin de rap Toulousain entre raves, squats et open-mics, La Cercleuse s'est forgé un style libre, frontal et furieusement vivant. Sur scène, elles parcourent la France, l'Italie, L'Allemagne, mêlant textes engagés, flow sans détour et énergie brute. Leur rap cogne et libère – tout en célébrant la puissance du crew.

# FRENCHLY

L'essor des rappeuses francophones

- [Par Valentine Marchou](#)
- **16 janvier 2026**



Le rap a longtemps été perçu comme un genre excessif : trop bruyant, trop violent, trop vulgaire. Dès ses débuts, il a été associé à la colère, à la confrontation et à une forme d'hypermasculinité laissant peu de place aux expressions alternatives. En France notamment, le rap a souvent été considéré comme la voix de la jeunesse masculine issue des quartiers populaires, véhiculant des récits de lutte, de rivalité et de domination. Dans ce contexte culturel, les femmes étaient rarement envisagées comme des rappeuses à part entière. On attendait d'elles qu'elles restent douces, discrètes et posées, des qualités apparemment incompatibles avec l'énergie brute du hip-hop.

Cette opposition entre rap et féminité a créé une barrière durable. Les voix féminines étaient non seulement rares sous les projecteurs, mais elles étaient aussi activement remises en question. Même lorsque les femmes maîtrisaient la technique, le flow et l'écriture, leur présence était souvent perçue comme une anomalie. Les réussites étaient considérées comme des exceptions plutôt que comme la preuve d'une réalité structurelle plus profonde.

D'après une enquête [du Figaro](#) de 2025 , les artistes féminines ne représentent que 13 % de la scène hip-hop française. Malgré la domination du rap dans les classements musicaux année après année, les femmes restent dramatiquement sous-représentées sur les albums, dans les programmations des festivals et sur les playlists. Ce déséquilibre flagrant alimente l'idée reçue selon laquelle le rap féminin serait un phénomène récent et marginal. Or, cette perception est non seulement trompeuse, mais aussi historiquement fautive.

Pourtant, aujourd'hui, dans des villes comme [Toulouse](#) , ces idées reçues sont remises en question à la base, notamment par des collectifs tels que [La Cercluse](#) , un groupe de quatre [rappeuses](#) – Ozna, Babsi, Introspective et Kyara – accompagnées par DJ Chiara, alias DJ Bapzila. Issue des scènes freestyle underground, La Cercluse est au cœur de notre enquête, offrant un éclairage concret sur la réémergence et la visibilité des femmes dans le rap français.

Les femmes ont toujours été là, même quand l'histoire les a oubliées.

Bien avant la vague actuelle de visibilité, les femmes façonnaient déjà le rap français. Dans les années 1990, la scène comptait un nombre significatif de MCs féminines actives, engagées et artistiquement ambitieuses. La compilation *Lab'elles*, sortie en 1996 , réunissait douze rappeuses, dont Bams, Princesse Aniès, Sista Cheefa, Sté Strausz et Lady Laistee. Leur existence même réfute l'idée que le rap

féminin n'aurait émergé que ces dix dernières années. Cette perception est renforcée par de multiples facteurs : les décideurs de l'industrie musicale qui ont historiquement privilégié les artistes masculins, les plateformes de streaming qui mettent rarement les femmes en avant, et même certains segments du public qui considèrent le rap comme un domaine essentiellement masculin.

Pourtant, ces artistes ont été progressivement effacées du récit dominant. Alors que l'histoire du rap français s'écrivait et s'institutionnalisait, principalement sous l'impulsion de l'industrie musicale et des médias, les figures masculines étaient au centre, tandis que les femmes étaient reléguées à la marge. Les membres de la scène underground actuelle sont pleinement conscients de cette invisibilisation. Comme le souligne une rappeuse de La Cercluse, collectif toulousain : « On parle des femmes dans le rap comme si nous étions apparues en 2025. C'est totalement faux. Les femmes étaient partout dans les années 1990, et elles étaient fortes. »

À l'époque, on pouvait sans doute affirmer que les femmes étaient plus nombreuses dans le hip-hop que dans d'autres scènes alternatives comme le punk ou le rock. Mais faute de soutien et de promotion équivalents, leur impact a été minimisé. Leur absence de la mémoire collective ne signifie pas leur absence de la culture.

Les premiers pionniers et le coût de la visibilité

Parmi les premières femmes à percer sur la scène rap française, on trouve Saliha, la première rappeuse à figurer sur la compilation culte *Rapattitude* en 1990. Ses textes abordaient le racisme, l'injustice sociale et la condition féminine avec une clarté politique qui bousculait les normes de l'époque. Dans ses chansons, elle dépeignait avec force la vie dans les quartiers défavorisés, comme dans le vers : « *Enfants du ghetto rempli de déception / Pars chercher le bonheur vers d'autres horizons* », capturant à la fois les difficultés et l'aspiration à un avenir meilleur. Dans un autre morceau, elle rappe : « *Les noirs, les blancs, les beurs / Unis par les HLM et par la rage au cœur* », soulignant la solidarité entre les communautés confrontées à des luttes similaires.

Aux côtés d'artistes comme Destinée et B-Love, elle a contribué à créer le Mouvement Authentique, un collectif visant à favoriser la solidarité entre les femmes dans le hip-hop, en leur donnant un espace pour collaborer, se produire et se soutenir mutuellement dans un milieu dominé par les hommes.

B-Love, en particulier, a développé une voix singulière, fusionnant identité afrocentrique et références littéraires issues de la tradition de la Négritude. Malgré leur force artistique et idéologique, ces pionnières ont peiné à trouver un soutien durable au sein d'une industrie réticente à investir dans les artistes féminines. Des groupes exclusivement féminins comme Les Mice ou Ladie's Night ont également tenté de s'imposer sur scène, mêlant rap, danse et revendications [féministes](#). Leur présence a marqué un moment important, mais fragile, dans l'histoire du rap féminin français.

La percée des années 2000 et l'effet Diam

Le début des années 2000 a marqué un tournant avec l'ascension fulgurante de Diam. Son succès fut sans précédent. Elle domina les charts, remplit les salles et devint une icône culturelle. Pour la première fois, une femme était non seulement visible dans le rap, mais aussi dominante. Des titres comme « La Boulette » firent d'elle la voix d'une génération, prouvant qu'une rappeuse pouvait être à la fois un succès commercial et un acteur majeur de la société.

Son impact était indéniable. Nombre de jeunes artistes citent Diam comme référence, et sa carrière a ouvert des perspectives symboliques. Pourtant, sa singularité a aussi renforcé un schéma problématique. L'industrie semblait se satisfaire de soutenir une seule femme à la fois, plutôt que de créer un espace pour une diversité de voix féminines.

Un secteur d'activité constamment dominé par les hommes

Malgré une visibilité accrue, le déséquilibre entre les sexes reste profondément ancré dans le rap français. Les femmes sont toujours sous-représentées dans les classements des ventes, les programmations des festivals et les playlists des médias. Sur les principales plateformes de streaming, les rappeuses occupent rarement les premières places. Cette marginalisation persiste alors même que l'écosystème du rap repose largement sur les femmes, non seulement comme artistes, mais aussi comme journalistes, photographes, managers et actrices culturelles.

La résistance culturelle reste forte. Le rap est toujours perçu comme un espace d'expression masculine, de colère et de confrontation.

Les femmes qui investissent ce milieu sont souvent scrutées différemment, leur légitimité étant remise en question d'une manière rarement vécue par les artistes masculins. Un exemple frappant est la série Netflix « *Nouvelle École* », un concours de rap où des rappeuses talentueuses ont été éliminées par le jury au profit de candidats masculins correspondant davantage aux clichés du moment qu'à une technique supérieure. La jeune rappeuse Nayra était l'une d'entre elles, et son élimination précoce en 2023 a suscité la polémique, de nombreux téléspectateurs qualifiant l'émission de sexiste – peut-être involontairement, mais indéniablement.

Une nouvelle vague francophone par-delà les frontières

En France et en Belgique, une nouvelle génération de femmes redéfinit activement le rap. Des artistes comme Shay, Chilla, Lous and the Yakuza, Morgan ou Zinee313 incarnent une scène éclectique qui oscille entre introspection, engagement politique, influences pop et écriture brute. Certaines ont bénéficié du soutien d'artistes masculins reconnus. La collaboration de Booba avec Shay à ses débuts, par exemple, a contribué à la faire connaître d'un public plus large. Hatik a publiquement qualifié Diam's de l'une des plus grandes rappeuses de tous les temps, tous genres confondus.

Les plateformes de streaming ont également commencé à jouer un rôle, avec des initiatives visant à promouvoir l'égalité et le développement à long terme des artistes. Ces efforts témoignent d'une évolution lente mais tangible de la dynamique du secteur.

La Cercleuse : Force collective dans la scène underground toulousaine

C'est dans ce contexte en constante évolution que La Cercleuse a vu le jour. Le collectif n'est pas né dans un studio ou les bureaux d'une maison de disques, mais dans les rues de Toulouse, lors de sessions freestyle underground organisées tous les lundis soirs. Pour Ozna, ces cercles ont été une véritable révélation. « J'ai toujours adoré le rap, mais je ne m'étais jamais imaginée en faire mon métier », confie-t-elle. « Ces cercles m'ont donné la confiance nécessaire pour écrire, pour performer, pour trouver ma place dans le monde du rap. »

Babsi partage ce sentiment. « Si j'avais été seule, je n'aurais probablement jamais commencé », admet-elle. « Être entourée d'autres femmes m'a donné de la force. Cela m'a poussée à aller plus loin. » Pour Introspective, découvrir d'autres femmes rappeuses a été une révélation. « J'ai réalisé que je n'étais pas seule. Il y avait des filles comme moi qui faisaient ça discrètement depuis des années. »

Leur premier concert, en avril 2023, a marqué un tournant. Les concerts se sont enchaînés sans qu'ils aient besoin de démarcher activement. « On n'a jamais eu à courir après les concerts », explique l'un d'eux. « Après chaque concert, on recevait de nouvelles propositions. » Leur ascension a été fulgurante, culminant avec des prestations majeures comme le festival de rue de Ramonville, où ils ont joué un samedi soir devant une foule immense.

La sororité comme force créatrice

Bien que chaque membre de La Cercleuse développe des projets solo, le collectif reste au cœur de leur démarche. Elles assistent aux spectacles des unes et des autres, partagent leurs conseils et se soutiennent mutuellement. « Nous venons toutes d'horizons différents », explique Babsi. « Certaines ont fait du théâtre, d'autres se sont concentrées sur l'écriture ou la performance. Ensemble, ça fonctionne tout simplement. »

Ils insistent sur l'importance de l'authenticité. « N'attendez pas de plaire aux autres pour commencer à créer », conseille un rappeur. « Soyez vous-même. » L'expérience de la scène a joué un rôle crucial dans le développement de leur confiance en eux. « Dès notre premier concert, on a assuré », se souvient Ozna. « Même quand on faisait des erreurs, on gardait le contrôle. »

Sexisme, résistance et évolution des mentalités

Si la scène toulousaine est souvent décrite comme accueillante, selon La Cercleuse, le sexisme n'y a pas disparu. Les membres se souviennent d'avoir été invitées à des concerts principalement pour jouer le rôle du « groupe de filles », et d'avoir subi des attitudes condescendantes de la part des techniciens. « Parfois, ils vous expliquent comment tenir un micro », raconte une rappeuse en souriant.

Elles racontent aussi des expériences plus violentes, notamment à l'étranger. « En Italie, une fois, nous jouions devant une poignée de types qui nous filmaient uniquement à cause de nos tenues », se souvient l'une d'entre elles. « Ça n'avait rien à voir avec la musique. » Malgré ces moments difficiles,

elles restent déterminées. « Il y aura toujours des gens qui sexualisent nos corps », affirme Babsi. « Il faut juste continuer. »



Une rencontre en particulier reste gravée dans ma mémoire. Après un concert, un homme engagé dans un programme d'aide aux détenus leur a confié vouloir diffuser leur musique lors d'ateliers. « Il a dit que ça pourrait contribuer à changer le regard porté sur le rap », se souvient un rappeur. « C'est quelque chose que je n'oublierai jamais. »

Écrire l'avenir du rap au féminin

L'essor des rappeuses francophones n'est pas une mode passagère. C'est un processus long et continu, fruit de décennies de travail invisible, de résistance et de créativité. Des pionnières des années 1990 aux icônes comme Diam's, et aujourd'hui aux collectifs comme La Cercleuse, les femmes n'ont cessé de remodeler le rap de l'intérieur.

Comme le dit une membre de La Cercleuse : « Nous ne voulons ni avantages ni inconvénients parce que nous sommes des femmes. Nous voulons juste qu'on nous écoute pour notre musique. » L'avenir du rap français ne sera pas écrit uniquement par les hommes. Il s'écrit déjà au pluriel, dans l'underground, et de plus en plus, par les femmes.

*Valentine Marchou est une journaliste française qui porte un regard aiguisé sur la culture, les modes de vie et la société. Après avoir perfectionné ses compétences dans plusieurs rédactions françaises, elle souhaite désormais raconter des histoires qui font le lien entre les mondes francophone et anglophone à travers l'art, la gastronomie et le quotidien.*